



çais et développement international). L'association, chargée de construire des partenariats raisonnés entre le monde agricole français et les pays du Sud, voit au contraire la demande d'ananas biologique croître fortement en France. En Nouvelle-Aquitaine, un de ses plus fidèles partenaires, le groupe coopératif Terres du Sud, est à la recherche de producteurs pour alimenter sa filiale, Les Jus de Marmande. Pour l'AFDI, le partenariat avec le RéPAB, qui cherchait alors un marché pour sauver sa production biologique, est une évidence. Ensemble, Les Jus de Marmande et le RéPAB se joignent donc à M^{me} Marcos et à son entreprise Les Jus Tillou pour créer l'usine d'Allada.

Pour ce faire, les nouveaux partenaires montent un modèle économique novateur où le capital des Jus Tillou est partagé entre les acteurs. Pour la première fois au Bénin, des agriculteurs, à travers le RéPAB, deviennent actionnaires de l'usine chargée de transformer et d'exporter leur produit. « Etre assis à la table des négociations avec les industriels a professionnalisé notre filière. Nous comprenons toute la chaîne de production et les prix. A l'avenir, nous serons plus à même de défendre nos droits et de gagner en indépendance », souligne M. Kiki.

En 2016, le patron du RéPAB et ses nouveaux associés regardent avec fierté sortir de terre l'usine d'Allada, qui se spécialise alors dans la production de jus d'ananas biologique. Le label équitable n'existe pas encore. Mais peu de temps après l'export des premiers jus, le modèle économique de la jeune équipe Nord-Sud vacille quand le Costa Rica se met à inonder le marché mondial d'un jus d'ananas biologique deux fois moins cher que le leur.

En France, Les Jus de Marmande ne peut plus suivre et baisse alors de plus d'un tiers le volume d'ananas commandé aux Jus Tillou. Au bout de la chaîne, ce sont les producteurs

du RéPAB qui trinquent, se retrouvant, une nouvelle fois, à devoir brader leur production biologique pour limiter les pertes.

« C'était terrible, mais nous sommes sortis gagnants de cette épreuve. Grâce à cet épisode, nous avons réalisé que la certification biologique ne suffisait pas à protéger les agriculteurs », souligne M. Kiki. De cette crise, naît chez les partenaires l'idée d'une labellisation « commerce équitable », seule à même de protéger les ventes des producteurs d'ananas. Car, avec l'étiquette Fairtrade, le prix du kilo d'ananas augmente de 60 %, grâce à une prime garantie par le label et reversée aux producteurs. Le jus équitable, vendu plus cher en France, rapporte plus aux producteurs béninois.

JUSTE PRIX CONTRÔLÉ

Pour les deux industriels, Les Jus de Marmande et Les Jus Tillou, la labellisation est aussi avantageuse. Vendre du jus bio étiqueté équitable leur permet de se démarquer encore davantage de la concurrence, tout en renforçant leur démarche sociale. « Aux Jus de Marmande, nous sommes très attachés aux conditions de vie des producteurs. Nous sommes des agriculteurs, comme eux. Nos relations dépassent largement le commercial. Et nous savons que ce schéma équitable est essentiel pour les accompagner au mieux », souligne Philippe Gary, le président des Jus de Marmande.

Au RéPAB, les agriculteurs ont accueilli la nouvelle de la labellisation Fairtrade comme un soulagement. Les craintes pour leur avenir se sont envolées. Car le label, obtenu en 2018, a fait passer le prix de vente du kilo d'ananas de 90 FCFA à 144 FCFA. Mieux, les paysans disposent désormais d'un « gendarme » chargé de contrôler que l'ensemble de la production leur est payé au juste prix.

Assis au milieu de ses champs, M. Bodotodé, lui, planifie le futur. « Je viens d'acheter une nouvelle parcelle. Je la léguerai à mon fils, dans quelques années », sourit-il en coupant un de ses ananas à la machette. Avec, dans le regard, la fierté d'imaginer son fils reprendre le flambeau familial d'une agriculture biologique et désormais rentable. ■

MORGANE LE CAM

Ce dossier a été réalisé en partenariat avec la région Nouvelle-Aquitaine

Le Monde Afrique
Retrouvez en ligne l'ensemble de nos contenus



Pascal Eguiadje, chargé de la commercialisation au RéPAB sur l'exploitation de François Bodotodé, qui a converti son exploitation au biologique et obtenu la certification Fairtrade.

MORGANE LE CAM

Au Sénégal, des modes de production durables et efficaces

Des exploitations familiales, épaulées par une ONG française, ont adopté avec succès des méthodes respectueuses de l'environnement

FATICK (SÉNÉGAL) - envoyée spéciale

Diatta Diouf remonte son seau du puits. D'un geste précis, le père de famille arrose ses plants de piment, soucieux que chaque pied en reçoive suffisamment pour que le fruit grossisse. L'agriculteur aime cette juste mesure autant que l'harmonie qu'il a créée avec sa terre depuis qu'il n'utilise plus aucun engrais ou pesticide chimiques.

Son voisin, Pape Dione, 53 ans, a, lui aussi, complètement changé les modes de culture. Sous un arbre au milieu de son champ d'un demi-hectare, il a installé une pépinière sur pilotis pour faciliter la levée des semences de piment vert et réduire son taux de perte. En moins de deux ans, ses rendements ont suffisamment augmenté pour lui permettre d'acheter un nouveau terrain. Et pour poursuivre sur sa lancée, il a même posé les bases d'un poulailler, qui lui permettra bientôt de diversifier ses revenus.

Déjà, le père de famille est fier de pouvoir payer les fournitures scolaires de ses enfants et les frais médicaux pour son épouse, malade, explique celui qui a même employé un ouvrier pour l'épauler dans son développement. Chez Diatta Diouf aussi, la pauvreté s'éloigne doucement et la famille mange plus sainement, plus copieusement, car l'argent qui allait aux engrais et autres intrants est dépensé autrement, et les rendements des cultures permettent de nourrir sainement les quatorze enfants.

Dans le village de Ngouloul, à 12 km de Fatick, ils sont nombreux à relever la tête et à sortir des années où la période de soudure (avant les premières récoltes) laissait les assiettes vides. Avec la conversion de la commune à l'agroécologie, le revenu des 52 petites exploitations agricoles familiales a augmenté de 190 % entre 2017 et 2019. Bien sûr, cette révolution ne s'est pas faite en un jour, ni sans efforts. Il a fallu apprendre et écouter les conseils de l'organisation Agrisud International, qui les accompagne depuis trois ans. Cette ONG de terrain fait le pari d'une agriculture durable en phase avec les territoires, et aide les petites entreprises familiales à rompre le cercle de la pauvreté en travaillant autrement.

Quand, en longeant une rangée de piments, Pape Dione remarque des petites fleurs blanches au sol, il cherche immédiatement conseil auprès de Khassime Mbodj pour comprendre comment éradiquer les insectes qui

attaquent les plants. Après avoir observé les dégâts, le conseiller technique d'Agrisud avance sa réponse. « Les feuilles de neem peuvent éliminer les prédateurs, explique-t-il. Seulement, s'il en reste après ce traitement naturel, il faudra cette fois utiliser des produits chimiques ». Le neem, ou margoulier, est un arbrisseau dont les graines produisent une molécule aux propriétés insecticides et aux vertus thérapeutiques, notamment contre le paludisme.

Pape Dione aime encore bénéficier de l'œil du technicien, même si l'agriculteur est devenu responsable de formation auprès de quinze producteurs de son village. Il leur enseigne désormais comment fabriquer des pesticides et des engrais naturels, substitués aux produits chimiques, avec des cocktails de cendre, de fumier brut, de paille et de neem qu'il laisse macérer.

« La région est aride et les terres étaient usées par la culture intensive de l'arachide, nous avons donc voulu appuyer le développement de l'agroécologie, moins consommatrice d'eau que l'agriculture classique », explique Alexandra Naud, responsable du service international de la région Nouvelle-Aquitaine. Et même si Fatick est à quelques dizaines de milliers de kilomètres de la Nouvelle-Aquitaine, les pratiques qui y sont développées peuvent intéresser les agriculteurs du bordelais en quête, eux aussi, de pratiques plus écologiques et moins gourmandes en eau.

Diversification

Ainsi, dans le cadre de sa politique de coopération décentralisée, la région Nouvelle-Aquitaine a financé les deux tiers de l'accompagnement par Agrisud des six villages de six départements de Fatick et de Diourbel. Avec cette idée que les paysans développent leurs petits commerces. Dans le village de Mbamane, 43 femmes se sont associées en coopérative pour gérer un hectare et demi de terre. Une parcelle entourée par des anacardiés et des acacias mellifères qui protègent les cultures du vent et des animaux.

« Au sein de cet hectare, l'espace a été divisé en 24 parcelles de 300 m², toutes elles-mêmes protégées par des leucaena et des moringas, des petits arbres qui créent un microclimat », explique M. Mbodj, d'Agrisud. On y cultive tout ce qui est nécessaire pour nourrir les familles, et la production a progressé de 348 % entre 2017 et 2019, passant de 439 à 1970 kg annuels de légumes



variés. En plus de la diversification maraîchère, un séchoir moderne installé sur le bout du terrain va permettre de transformer les graines de mil en couscous. Et ce n'est qu'un début...

« Nous espérons bien développer ce volet transformation, afin d'améliorer encore la consommation de produits locaux et de diversifier nos sources de revenus », explique Marie Sène, la présidente de cette coopérative de femmes. Malgré toutes ces avancées, le problème de l'accès à l'eau reste récurrent. Non seulement peu d'eau de surface est accessible, mais elle a souvent un fort taux de salinité qui peut tuer les plantes. Alors, pour économiser l'eau non salée, les femmes de Mbamane utilisent un système de cuvette dans laquelle le plant est mis en terre, avec un apport localisé minimal en eau et paillent les plantations pour retenir l'humidité.

Une technique qu'Agrisud développe ailleurs dans le monde car il faut « partager les bonnes pratiques », souligne Wagane Ndiaye, qui a cofondé le réseau des agroécologistes de la région de Fatick. Et il compte le faire avec la jeunesse sénégalaise, qu'il espère garder dans le pays comme force vive du développement du lieu. « Notre ambition est de lutter contre l'exil rural qui mène nos jeunes vers les grandes villes ou l'Europe », plaide-t-il, conscient du danger de ce mirage et du potentiel de la culture de la terre.

Mais pour les garder, « il faut encore travailler de façon plus solidaire et en former un plus grand nombre à l'agroécologie », poursuit l'agriculteur militant, qui a construit dans sa ferme une pièce consacrée à la formation, équipée de bancs bleus et d'un tableau noir. Parce qu'à Fatick, depuis que la table est mieux garnie, on ose davantage regarder l'avenir en face. ■

THÉA OLLIVIER

« CE LABEL EST UNE VÉRITABLE AUBAINE. DEPUIS, JE GAGNE BEAUCOUP MIEUX MA VIE »

FRANÇOIS BODOTODÉ
producteur d'ananas bio et équitable, membre du RéPAB